

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

**MALHEUR
AUX VAINCUS**

Du même auteur chez Voir de Près,
éditions en grands caractères :

La République des faibles
Le Grand Soir

GWENAËL BULTEAU

MALHEUR AUX VAINCUS



VOIR DE PRÈS

© 2023, La Manufacture de livres.

© 2024, Voir de Près
pour la présente édition.

ISBN 978-2-37828-727-6

VOIR DE PRÈS

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.voir-de-pres.fr

À Pat,

L'enchaînement des événements est prévisible. René Josse entend le même discours depuis l'enfance. La morale, rien que la morale, obéir, reconnaître ses torts, s'amender, rentrer dans le rang. Les instituteurs se doutent qu'il finira mal, le fils Josse, avec ses conneries de petit vaurien, allant des chapardages de matériel agricole aux insolences envers les anciens combattants, comme si le monde et ses règles constituaient un affront à son existence. Les taloches des gendarmes ne sont rien en comparaison des corrections du père qui lui enfonce sa vérité dans le crâne à coups de poing et d'insultes cuisantes. À la mort du vieux, René ne verse pas une larme.

Depuis l'âge de douze ans, il gagne son pain en travaillant à la mine. Le dimanche, au bistrot, les conversations des adultes portent toujours sur le même sujet, les salaires de misère, le manque d'argent. Ce n'est pas une vie, mais un carcan insupportable de privations et d'humiliations quotidiennes. Sa mère le tanne pour qu'il mette de côté. En guise de réponse, il claque sa paye hebdomadaire en tournées de bière. Préparer l'avenir ? Ça le fait rire. Il n'en a jamais eu.

Et puis il rencontre une fille. C'est toujours la même histoire, de toute éternité.

Tout ce ramdam à cause d'une fille.

Hélène a seize ans. La nature l'a dotée d'une chevelure flamboyante. Des rumeurs courent sur les rousses : leur parfum, leur obsession pour les choses du sexe, leur réputation d'exécrables

nourrices. René aime se promener à son bras. Une petite flamme brûle dans le regard de la rouquine. René tuerait pour cette lueur-là.

Un samedi soir, ils se rendent au bal musette. La musique de l'orchestre l'emplit tout entière, avoue-t-elle à René, la vague déferlante de l'accordéon, le ressac du violon. Le jeune homme, lui, se languit de la culbuter. À la nuit tombée, le maire du village vient mettre fin aux festivités, en donnant de longs coups de sifflet pour intimer aux jeunes femmes de rentrer chez elles. Malgré leurs cris de dépit, au bout du compte les filles obtempèrent, dociles. Mais Hélène refuse de voir s'achever la fête. Elle entraîne René dans la campagne où elle se jette sur lui. Ils consomment leur union, cernés par les railleries des animaux nocturnes. Un seau d'eau glacée ne parviendrait pas à les décoller.

– J’ai une surprise pour toi, lui dit-il, un beau soir en la caressant, émerveillé par la douceur de sa peau.

Elle le regarde, engourdie de frissons.

– Encore une de tes blagues ? Vas-y, crache le morceau !

– C’est une surprise ! répète-t-il en haussant les épaules, un sourire moqueur aux lèvres.

Elle se redresse vivement, essaie de l’attraper tandis qu’il se dérobe. La vision de sa poitrine menue lui redonne de la vigueur. Hélène s’en rend compte.

– Dis-moi, s’il te plaît, le supplie-t-elle d’une voix plus tendre.

– Samedi, je t’emmène à Paris.

Il sort de sa poche une feuille de journal qu’il déplie avec soin. L’Exposition universelle ouvre ses portes le 5 mai. C’est la foire aux merveilles avec la présentation de la tour Eiffel, la galerie des machines et les films parlants. Elle

regarde la date sur le journal. Son visage s'assombrit.

– Tu te fiches de moi ? C'est fini depuis longtemps !

– Et alors ? Il y aura toujours les films parlants. Et les villages nègres sont installés en permanence. On peut aussi acheter des tickets pour faire une ascension dans un ballon captif. Tu n'as pas envie de voir Paris, une fois dans ta vie ?

– Comment on fait pour y aller ? Et payer tout ça ? On n'a pas un rond !

Il embrasse ses lèvres et sa gorge tachée de son.

– Vendredi, deux heures avant l'aube, je viendrai te chercher en bas de chez toi.

– Ne me déçois pas ! lâche-t-elle comme une menace.

Il frissonne. C'est bizarre. Lui qui ne s'est jamais projeté, il n' imagine pas son avenir sans cette fille.

À l'heure convenue, Hélène l'attend au pied de sa maison, vêtue d'un manteau de dame. Elle porte un joli sac emprunté à une amie pour jouer à la Parisienne. Ils longent les voies de marchandises vers la gare de Douai éclairée par les becs de gaz. Les cheminots, qui organisent régulièrement des rondes, discutent au loin, en soufflant la fumée de leurs cigarettes dans les halos de lumière. René connaît par cœur les gares qui jalonnent le trajet. Arras. Amiens. Creil. Pontoise. Saint-Denis. Paris. Ces noms exotiques le projettent au bout du monde. Ils montent dans un wagon à bestiaux où l'odeur musquée des chevaux les prend à la gorge. Hélène glisse, tombe dans le crottin. Sa robe est fichue. Ce n'était pas ainsi qu'elle s'imaginait le voyage, pleurniche-t-elle.

Au petit matin, ils entendent le branle-bas sur le quai, les machinistes

et les conducteurs en pleine conversation, le sifflement de la vapeur et le train qui s'ébranle. La rousse, pressentant les ennuis à venir, commence à regretter ce coup de tête. René essaie de la rassurer. Que pourrait-il leur arriver, franchement ?

La patrouille ferroviaire les cueille à Arras, avant même de quitter les paysages de charbon. Des hommes moustachus à large carrure les encerclent. L'un d'entre eux saisit Hélène par le bras.

— Joli morceau, se réjouit-il, en lui claquant les fesses, il y aurait moyen de s'arranger.

René se dresse comme un coq et gueule de ne pas la toucher. L'agent lui envoie une lourde gifle qui le projette contre le wagon. Un voile rouge lui tombe sur les yeux. Il perd le contrôle de lui-même et fonce tête la première dans la panse de l'homme. Tous les deux

roulent par terre. Les autres agents se saisissent de lui et le battent jusqu'à ce qu'il perde connaissance, puis ils le traînent au bureau de la police spéciale des chemins de fer. Mandat de dépôt. Passage devant le juge, un vieux con aux attributs léonins, crinière et barbe blanche. L'homme lui fait les gros yeux par-dessus ses lunettes perchées au bout de son nez. La morale, rien que la morale, reconnaître ses torts, s'amender, rentrer dans le putain de rang. René s'agite sur sa chaise en face du juge. Il essuie ses mains moites sur son pantalon. Le discours du vieux bouc l'excède, sans parler de ses tics de langage : « Ce n'est pas honnête ce que vous avez fait, hein ? Ce n'est pas respectueux, hein ? Vous allez baisser les yeux, hein, nom d'une pipe, hein ? » Les gens qui se rengorgent de leur autorité lui ont toujours paru ridicules. Un rire nerveux le secoue et, une

fois qu'il a franchi ses lèvres, ce rire se déploie, forcé, insupportable, tonitruant. Le juge affiche un air très contrarié.

Pour le voyage sans titre de transport et la rébellion, il écope de trois mois de prison. À sa sortie, Hélène refuse de lui parler. Entre eux, c'est fini. La rupture lui reste en travers de la gorge. Et de nouveaux ennuis se profilent, il est bon pour le service. Les autorités militaires notent la ligne dans son casier, alors elles suivent la procédure habituelle : affectation aux bataillons d'Afrique pour faire ses trois ans, c'est le traitement réservé aux fortes têtes.

— Je vais devenir le roi des sauvages ! s'esclaffe-t-il, sous le regard désolé d'un sergent.

Le train jusqu'à Marseille. La Méditerranée. L'Algérie. Les premiers temps, il se tient à carreau, mais cela ne dure pas. Au bout de trois semaines, René